

Échos de Palestine

florilège

nouvelles

Éditions du Littéraire

70 rue de l'Amiral Mouchez – Paris XIV

SOMMAIRE

<i>Le cygne noir</i> , Gilbert Sinoué	7
<i>Écriture en Liberté</i> , Yanne Dimay	9
<i>Avant-propos</i> , Ziad Medoukh	13
Vivre en Palestine	
<i>La clé</i> , Dima Sajdeya	17
<i>Mon identité verte</i> , Dima Bamieh	21
<i>Le prisonnier</i> , Fanan Malhas	25
<i>Internet et ce qui s'ensuit !</i> Omar Hammad-Abu Kibash	29
<i>Encore dix minutes</i> , Émilie Rishmawi	35
<i>En route pour la mer</i> , Ahmed Nasser El-Din	41
<i>Ressemblance</i> , Assile Abu Rajabe	43
<i>Rêve simple</i> , Abdulhamid Abuqubaita	47
<i>Le mirage d'être</i> , Samar Nakleh	49
Occupation	
<i>Palestine</i> , Mariam Fares	51
<i>Momo le Palestinien</i> , Waled Hijazi	55
<i>Silence assourdissant</i> , Dima Bamien	57
<i>L'amour au-delà du mur</i> , Fatma Dala	61
<i>L'olivier</i> , Mariana Rantissi	67
<i>Parle-moi de mon pays</i> , Saja Rjoub	73
<i>L'espoir va aussi loin que le soleil</i> , Zahra Tmeizeh	81
<i>La carte sur le mur</i> , Mariana Rantissi	81
Gaza	
<i>Dans une atmosphère pleine de poussière</i> , Hussny Baroud	51
<i>Station d'attente</i> , Amir Hassan	55
<i>Qui a dit que le jasmin était juste une fleur ?</i> Nariman Ghanim	57
<i>Le parfum du passé</i> , Amir Hassan	61
<i>L'amour non partagé</i> , Huda El-Sadi	67
<i>Ici, c'est Gaza</i> , Amir Hassan	73
<i>Si tu savais</i> , Huda El Sadi	81
<i>Des maïs pochés</i> , Somaya Alaqra'a	81
<i>Je rêve</i> , Nariman Ghanim	81
<i>Professeur ou ambassadeur</i> , Nabila Kiliani	81
<i>Qu'allais-tu faire à Gaza ?</i> , Amir Hassan	81
Remerciements, crédit photos	86

Le cygne noir

Les années ont passé depuis que mon amie Yanne Dimay s'est lancée dans cette magnifique aventure, baptisée *Écriture en liberté*. Des textes, plus émouvants les uns que les autres, ont défilé sous nos yeux, entre sourires et larmes.

Les années ont passé, l'écriture demeure, mais, hélas, la liberté continue d'agoniser. Liberté de se mouvoir pour ceux qui ont eu le malheur d'être nés Palestiniens ; liberté de s'exprimer ; de prendre en charge son destin, bref, liberté de vivre.

À la question que je posais l'an passé à l'une des lauréates : « Quel est le sentiment le plus fort que vous éprouvez depuis que vous êtes à Paris ? », il m'a été répondu : « L'étonnement. L'incroyable sensation de pouvoir marcher librement sans crainte d'être interpellée par un soldat, ou arrêtée à un check-point. »

L'amère constatation que nous sommes amenés à faire en parcourant les textes de ces jeunes gens et jeunes filles est sans appel : en six ans, rien n'a changé et invariablement les lignes traduisent toujours ce même climat de désespoir. Bombardements, vrombissements des F16, maisons rasées, humiliations. Injustices. Oui, hélas, rien n'a changé.

Bien sûr, tout est de la faute des Palestiniens. Qui pourrait en douter ? C'est un peuple d'enragés qui tuent des civils, fomentent des attentats, balancent des roquettes à l'aveugle. Seulement, voilà. Comme l'écrivait André Gide : « Tuer un animal parce qu'il est enragé est un acte d'autodéfense. L'enrager pour le tuer est un crime. »

Alors ? Qu'en sera-t-il demain ?

J'ai la faiblesse de croire à la théorie du cygne noir, imaginée par un philosophe et sociologue libanais, Nicholas

Taleb : on appelle *cygne noir* un événement imprévisible, voire totalement improbable qui, s'il se réalise, a des conséquences d'une portée considérable et exceptionnelle.

Le monde change. L'impensable d'hier est devenu la réalité d'aujourd'hui.

Une nuit de novembre 1989, le mur de Berlin est tombé. On le disait figé jusqu'à la fin des temps. En moins de vingt-quatre heures, on a vu s'écrouler l'Empire soviétique après plus de soixante-dix ans de règne sans partage. Aujourd'hui, c'est un président noir qui occupe la Maison Blanche et l'Afrique du Sud a brisé des décennies d'apartheid.

Un miracle ? Non. Tout ceci fut accompli par un acteur invisible, doté d'une puissance infinie qui œuvre dans le silence, à l'insu de nous tous et qui s'appelle l'Histoire. L'Histoire se moque du temps et des hommes. Elle a son propre chronomètre. Elle œuvre tapie dans les coulisses. L'Histoire se moque des politiciens, des extrémistes et de leurs aveugles certitudes, car elle possède un avantage absolu sur eux : l'éternité lui appartient.

Alors, j'ai la faiblesse de croire qu'un jour, demain, naîtront dans cette région un Mandela palestinien, un de Klerk israélien. Peut-être d'ailleurs sont-ils déjà là, portés par un cygne noir. Et ils n'auront pas d'autre choix que de transformer l'impensable en réalité.

Gilbert Sinoué

Écriture en Liberté

Les ateliers d'*Écriture en Liberté en Palestine* ont été créés en 2010 et depuis, chaque année, s'adressent aux étudiants des départements de Français des universités de Cisjordanie et de Gaza.

En 2014 et 2015, *Écriture en Liberté en Palestine* a ajouté aux ateliers d'écriture la possibilité pour ces étudiants palestiniens francophones d'explorer d'autres médiums, grâce à la collaboration de la Fondation de l'AFP de Jérusalem. En 2015, c'est Thomas Coex, photographe en chef de l'AFP qui, dans une actualité très chargée, a su dégager de son temps pour initier les jeunes au journalisme et aux particularités du web et du vidéoclip. De son côté, Benoît Pergent, jeune réalisateur et doctorant, a conduit deux ateliers d'écriture de scénario et dirigé le tournage de courts-métrages dans les universités de Bir Zeit et d'Hébron.

Ces rendez-vous annuels ont été suivis par près de six cents étudiants. Pour eux, les ateliers, le temps consacré à la réflexion, à l'écriture de la nouvelle pour le concours et la perspective d'un séjour d'une semaine culturelle à Paris font certainement partie de leur motivation. Pour moi, plus qu'un atelier d'écriture, c'est une expérience humaine unique et l'occasion de poursuivre la découverte de la Palestine et des Palestiniens et d'aller à la rencontre de personnes rares.

Lorsque les trois lauréats arrivent à Paris, dans la deuxième semaine de septembre, libérés de toutes leurs contraintes, découvrent les quais de Seine en bateau mouche, les monuments parisiens depuis le premier étage d'un *Open Tour*, lorsqu'ils pénètrent, un billet à la main, au Théâtre de la Comédie-Française, au Louvre ou à Versailles, lorsqu'ils entrent à l'Institut du Monde Arabe pour la soirée de lecture de leurs textes et ceux des autres par les jeunes

comédiens de la compagnie de la Feuille d'Or, leur émerveillement, leur joie sont chaque fois une récompense inestimable.

Ce florilège d'*Échos de Palestine* recueille une sélection des nouvelles publiées au long de ces six années. Mahmoud Darwich et d'autres artistes ont montré le chemin. Je suis convaincue que ces histoires racontées avec simplicité, ces images poétiques, tissent des liens intimes en nous révélant le ressenti de la jeunesse. Je ne doute pas que ces moments d'expression créative laisseront à ces talents en herbe une impression de liberté. Je souhaite qu'ils en gardent précieusement la saveur et que la passion de la langue française leur permette de franchir toutes les frontières. Quand la langue de Molière se fait terreau, que les images et les mots ensemencent le champ de l'imaginaire, les récoltes sont abondantes.

Depuis qu'*Écriture en Liberté en Palestine* fut créé, des étudiantes se sont mariées, plusieurs bébés sont nés. J'ai reçu leurs photos, j'en ai rencontré quelques-uns, je les considère tous comme faisant un peu partie de ma famille. La vie continue donc ! Oui, nous sommes une famille et ces enfants nés ces dernières années portent en eux une bien lourde mémoire : soixante-sept ans de conflit !

Lorsque j'ai créé ce programme, c'était pour donner la parole à ceux qui ne l'ont pas. J'espérais que le processus de paix aboutirait. Malheureusement, six années plus tard, trois guerres désastreuses ont fait de très nombreuses victimes et laissé la population de Gaza exsangue. Aux élections du 17 mars 2015, une partie des Israéliens emportait le vote pour une politique de plus en plus dure vis-à-vis des Palestiniens. La colonisation se poursuit, du même coup les territoires se réduisent à vue d'œil, l'accès à l'eau se restreint, l'agriculture diminue, tandis que la construction du mur enferme toujours davantage. Quand un peuple est privé de liberté et de son espace vital pour vivre

dignement, il est poussé à bout, il se révolte. L'art, la littérature et le cinéma sont des amplificateurs de ces révoltes. Mais pouvons-nous encore les entendre, ces cris ? Le Moyen-Orient s'enflamme, l'Europe se bat contre le chômage et toutes sortes de maux, le problème palestinien passe à l'arrière-plan. Ce n'est pas faute de nouvelle stratégie de la part du gouvernement palestinien, qui a obtenu une représentation à l'UNESCO, à l'ONU, à la Cour Pénale Internationale. Quand nos gouvernements européens comprendront-ils que leur position quant au processus de paix n'entraîne que l'importation du conflit parmi les milieux sensibilisés ?!

Souhaitons, comme le répète Gilbert Sinoué, que l'Histoire est en marche, et les murs finiront par tomber...

Yanne Dimay, mai 2015

Avant-Propos

Parmi les projets d'échanges culturels franco-palestiniens menés dans les territoires palestiniens, les ateliers d'*Écriture en liberté*, fondés et animés par Yanne Dimay, sont très appréciés par les étudiants des départements de Français de plusieurs universités de Cisjordanie et de la bande de Gaza. Ils représentent un espace d'apprentissage, d'échange, de liberté, de créativité et d'écriture en français, mais surtout des moments inoubliables permettant de montrer le talent de jeunes Palestiniens motivés, qui ont trouvé avec leur plume, une manière de dire oui à la vie et oui à l'espoir. Depuis le premier atelier en 2010 jusqu'au dernier en mai 2014, et en dépit d'un contexte particulier dans la bande de Gaza, nos étudiants ont suivi avec beaucoup d'intérêt ces ateliers et participé activement au concours de nouvelles qui suivait.

L'efficacité et la réussite de ce projet créatif, en plus de son intérêt linguistique et pédagogique, doit beaucoup à la volonté et la détermination de Yanne Dimay de le poursuivre malgré des conditions très difficiles, elle qui doit chaque année chercher les financements, défier toutes les difficultés, convaincue de l'intérêt du projet pour ces étudiants francophones. On ne pourra jamais oublier son insistance à venir à Gaza même dans les moments difficiles, en pleine agression israélienne, pour partager quelques heures avec ces jeunes désireux d'apprendre et de s'exprimer en français. Nous étions tous touchés par ses larmes en 2013, quand elle n'a pu venir à Gaza et a dû faire son atelier par visioconférence depuis Jérusalem. On découvrait, à travers ces textes, l'attachement des jeunes Palestiniens à leur histoire et à leur terre, certes, mais encore leur amour de la langue française, une langue de liberté et de partage. Ces ateliers d'écriture ont été complétés par des

ateliers de photo, de presse et de vidéoclip, en coopération avec l'AFP de Jérusalem. C'est une preuve de la volonté des organisateurs de continuer à donner un espace de liberté et d'échange aux étudiants palestiniens.

Ces ateliers permettaient de gagner un séjour culturel d'une semaine à Paris. Les quatre jeunes lauréats de Gaza qui ont pu voyager non sans difficultés en 2010, 2011 et 2012, sont revenus impressionnés et de plus en plus motivés. Durant cette semaine inoubliable en France, ils ont retrouvé ceux de Cisjordanie, occasion de se rencontrer, impossible dans les territoires palestiniens. En 2013 et 2014, des cadeaux rassemblés par Yanne Dimay sont venus compenser la déception des nouveaux lauréats, interdits de voyager à cause du blocus et de la fermeture des frontières.

Échos de Palestine, cet ouvrage qui regroupe une sélection de nouvelles des jeunes francophones, est attendu chaque année avec impatience par les étudiants de Gaza, pour découvrir les textes de ceux des universités de Cisjordanie.

Écrire, c'est résister en Palestine, écrire, c'est transmettre un message au monde entier, affirmer que la Palestine est une terre de créativité et de vie. La langue française est une langue d'ouverture et d'échange, une langue de paix et d'espoir pour beaucoup de jeunes Palestiniens. Avec cette langue, ceux de Gaza défient le blocus et ceux de Cisjordanie défient le mur. Tous envoient des mots qui traversent les frontières, des mots en toute liberté pour le monde francophone.

Ziad Medoukh
Directeur du département de Français,
Université Al-Aqsa, Gaza-Palestine

Vivre en Palestine

Dima Sajdeya

La clé

L'AMERTUME BRILLE dans ses yeux, aussi brûlante que le soleil dans un désert aride. Triste mais souriant, Barakat est un réfugié palestinien âgé de soixante huit ans. Après soixante-trois années d'exil, le voilà devant la porte de son ancienne maison, la maison qu'il a quittée quand il avait cinq ans.

« Tu es exactement comme je t'ai imaginée : vieille, fatiguée et usée. »

Barakat s'adresse à la porte et lui raconte l'histoire de sa vie : « Chère porte, tu te souviens de moi ? Peut-être que non mais moi, je me souviens très clairement de toi ! Quand je t'ai quittée, on m'a fait croire que ce serait pour quelques heures, en réalité... La réalité c'est qu'on a dû quitter le pays pour toujours et qu'on n'a pas pu revenir jusqu'à présent. Cette réalité m'a choqué et m'a tué... »

« Oui, je l'ai regretté mais on a été obligé... Nous étions tous obligés. Je suis sûr que tu te demandes pourquoi je suis ici et qu'est-ce que je fais devant toi ? Je vais te le dire mais avant, j'aimerais bien te raconter l'histoire des Palestiniens. « Quand le 3 avril 1948, les soldats israéliens ont commencé à assassiner les habitants des villages voisins comme Deir Yassin, EinKarem et El Qastal, ceux de mon village Kalounia ont décidé de rassembler leurs affaires pour fuir jusqu'à ce que les fédâyins trouvent une solution, malheureusement le destin nous a trahis.

« Les années ont passé et les Israéliens nous ont volé la terre et la mer. Moi, mon frère a été égorgé pendant la guerre de 1967. Et tu sais quoi, ensuite ? J'ai vécu toute ma vie responsable de mes deux petites sœurs. Maintenant, elles sont de belles femmes qui ressemblent à ma mère. Comme

ma mère me manque !... En tout cas, je ne veux pas que tu attendes plus longtemps, je suis là par hasard, par pure coïncidence !

« Il y a six ans, j'ai rencontré Eli, depuis ce jour-là je travaille pour lui. Ah ! J'ai oublié de te dire, je suis forgeron depuis l'âge de quinze ans. Je continue... Eli apprécie mon travail et maintenant je suis venu ici prendre les mesures des portes de la maison juste en face pour... Ne me regarde pas comme ça, tu es étonnée ? Oui, il s'appelle Eli, il est israélien.

« Oui, je travaille avec lui mais non, je ne trahis pas mon pays. Porte, je suis responsable de nourrir mes fils et mes petits-fils. Grâce à ce travail, je gagne ma vie.

« Quand je t'ai vue, j'ai vu noir. Oui, je t'aime, mais j'étais tellement bouleversé que je n'arrivais pas à te regarder et en guise de réaction, j'ai commencé à cueillir des grenades. Mon imagination m'a ramené à mon enfance, à mon ancienne maison, à mes parents et à ma fleur préférée *le jasmin*. Sais-tu que c'est le prénom de mon amour d'enfance ? Qui sait ce qu'elle fait aujourd'hui ? Est-elle vivante ? Morte peut-être ? Venue ici ? »

– Barakat ! Ne prends pas toutes les grenades, laisse-nous en un peu ! », m'a crié Eli, coupant court à mon imagination. Puis il a ajouté : « Est-ce que tu crois vraiment qu'elles sont à toi ?

– Oui, ce sont les miennes. »

Eli était très curieux et il voulait savoir ce que je voulais dire par les *miennes*, ça lui semblait bizarre. Il a commencé à parler, mais je lui ai coupé la parole et j'ai dit : « Je me présente, je suis Barakat, je suis un réfugié palestinien né dans ce village qui s'appelle Kalounia, j'ai vécu soixante-trois ans déporté loin de mon village et j'habite Al-Amari, un camp de réfugiés à Ramallah. J'ai avalé l'amertume pour pouvoir vivre et, aujourd'hui, tu viens me dire que cette terre est la tienne ! Alors, écoute cette histoire :

« Il était une fois, une famille très heureuse. À chaque fois qu'elle sortait de sa maison, elle laissait la clé dans une cache, juste ici, à côté de la porte. Viens avec moi, je vais te montrer une chose. »

Je suis allé vers la cruche et j'ai sorti la clé. Eli avait l'air étonné.

« L'histoire que je viens de te raconter est celle de ma famille, la maison en face avec la porte en fer c'est la mienne, quant à la clé c'est celle qu'on a cachée il y a soixante-trois ans.

– Ne plaisante pas, Barakat, je sais que tu parles de la terre, mais cette histoire a été écrasée par le temps. »

D'un geste, je l'ai fait taire. Ma réaction était inattendue. Je lui ai donné la description exacte de la maison à un détail près.

« Le mien, la mienne, le tien, les siens, ça m'est égal. Ce que j'ai appris, c'est que les propriétaires d'une terre sont ceux qui y habitent et prennent soin d'elle. Aujourd'hui, c'est moi le propriétaire et je le serai pour toujours. »

Je me suis plié en quatre de rire.

Je lui ai rétorqué tout ce que j'avais sur le cœur : « Aussi longtemps que je serais vivant je n'oublierai jamais ma terre, la Palestine vivra toujours dans chaque Palestinien », et je lui ai tourné le dos.

Il ne savait plus quoi dire, il s'est éloigné pour me laisser seul.

« Ma porte, c'est le moment de te dire au revoir ou adieu ! Qui sait si je te reverrai encore une fois ! En réalité, je préfère le silence... »

J'allais partir quand je suis revenu sur mes pas.

« Ah ! Porte ! J'allais oublier de te dire une chose. Eli est très gentil, il m'a fait un cadeau, il m'a donné la clé qui était dans la cruche... Oui, ta clé ! C'est horrible ! Même de l'imaginer, c'est horrible ! L'étranger devenu propriétaire m'offre la clé de ma maison !

L'histoire est parfois paradoxale, n'est-ce pas ? »